

Gratitude et fidélité

Alain Finkielkraut et Antoine Robitaille, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 228 p.

Jean Marcel, *Fractions 2. Carnets*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 160 p.

Robert Baillie

Number 96, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baillie, R. (1999). Review of [Gratitude et fidélité / Alain Finkielkraut et Antoine Robitaille, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 228 p. / Jean Marcel, *Fractions 2. Carnets*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 160 p.] *Lettres québécoises*, (96), 41–42.

Alain Finkelkraut et Antoine Robitaille, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 228 p., 22,95 \$.

Jean Marcel, *Fractions 2. Carnets*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 160 p., 22,95 \$.

Gratitude et fidélité

De l'intime et de la globalisation, de l'écriture et de la conversation, un langage humain.

ESSAI
Robert Baillie



UNE LECTURE DEVIENT OCCASION DE RÉCONCILIATION avec cet auteur, cet ami que l'on croyait intellectuellement ingrat, fermé comme d'autres à propos de l'âme identitaire. Une discussion révèle tout à coup la brèche par laquelle s'infiltré à nouveau la complicité, la confiance. Antoine Robitaille, lecteur abasourdi par *La défaite de la pensée* du philosophe Alain Finkelkraut, renoue avec une vision tout à fait généreuse de la nation, voisine des aspirations du Québec,

dans *Comment être Croate ?*. La fidélité réapparue engendre la reconnaissance chez l'ami que cette vertu gratifie. Il en va autrement pour les peuples oubliés des pléonasmes de l'histoire.

Ouvrez le journal, geste auquel se refuse l'essayiste Jean Marcel depuis sa grande désillusion qui remonte au début des années 1980, peut-être même à son *Joual de Troie* (1973) dont la genèse est esquissée dans le deuxième tome de ses *Carnets* qui paraissent sous le titre de *Fractions*. Fidélité à soi dans un échange qui tient de la conversation la plus intime avec un lecteur complice, conversation littéraire : « Que

la littérature soit une conversation, sur un tout autre mode... » (p. 12) De même, « *L'ingratitude* n'est donc pas un livre d'entretiens comme les autres » (p. 212), il est écrit et réécrit. Ces deux essais, ces deux conversations, sont des livres d'écrivains.

La petite nation agressée-agressive

« C'est n'est pas sa taille ou sa superficie qui caractérise la petite nation, c'est son destin. Petit veut dire ici précaire et périssable... » (p. 26) Cette définition du philosophe Finkelkraut s'appuie sur celle de Milan Kundera et elle plairait à notre regretté Gaston Miron, qui voyait dans l'identité québécoise la fragilité chantée dans les premières mesures de l'hymne polonais : « La Pologne n'a pas encore péri... » *L'ingratitude* dénonce l'aveuglement des grandes nations quand les petites cherchent

à accéder à l'existence par l'affirmation démocratique de leur droit. Les dangers engendrés par leur faiblesse se muent en force de désespoir. Ces forces peuvent s'exercer de façon créatrice, mais elles peuvent aussi dégénérer. Serbes, Croates et musulmans expriment ces tendances extrêmes que la guerre avive et projette à la face d'un monde médusé.

Le rêve égalisateur des puissances bien ancrées dans l'histoire peut aller jusqu'à souhaiter le « sacrifice des petites langues ». (p. 27) Ce totalitarisme inconscient s'empressera de condamner l'épuration ethnique d'un Milosevic. L'homogénéité claire et distincte demeure pourtant un objectif entretenu par tous ces impérialismes de naguère. Sans jamais donner raison aux fascismes de tout acabit, Finkelkraut n'en dénonce pas moins les contradictions des gauches comme des droites contemporaines. Le paradis cosmopolite de l'heure est perçu ainsi qu'une résurgence aveugle des assimilations génocides d'hier. Du fond de la fosse où les nantis de la terre cherchent à les confiner, « les peuples sans importance » trouvent réconfort. La globalisation de la planète n'est pas une réponse à la balkanisation de régions du monde trop longtemps méprisées.

L'exemple juif sert alors de motif à l'illustration d'une dégénérescence de ce qui fut à l'origine une promesse de renouveau. Le sionisme fondateur de l'État d'Israël est devenu un scandale que le philosophe fustige avec véhémence, la victimisation palestinienne étant consommée. Israël, la petite nation par excellence, la résistante millénaire face à l'Histoire de Dieu et des hommes, voici qu'elle périclite jusqu'à devenir un modèle d'oppression et d'intolérance.

Menace, oubli, ingratitude

Les Occidentaux, à commencer par les Européens, exportent leur culture de liberté et interviennent dans le monde. Quand l'adversité autochtone oppose des résistances et que des conflits intérieurs surgissent, les ressortissants des nations fortes ont souvent tendance à sacrifier allègrement leurs principes.

Il faut appartenir à une grande nation et participer depuis des lustres à l'Histoire mondiale pour frapper d'inexistence tout ce qu'on ne connaît pas. (p. 44)

Démocratie et nation vont pourtant de pair. La démocratie, « c'est-à-dire le gouvernement du peuple par le peuple, a plus de chances de s'établir quand ce peuple est une nation ». (p. 51) Mais pourquoi l'ingratitude systématique ?

« Nous sommes tous des Québécois ! » (p. 130) Alain Finkielkraut se plaît à répéter cette formule qui n'est pas sans faire frémir la plupart d'entre nous. Si le philosophe adhère si volontiers au modèle d'é-

mancipation québécois, c'est qu'il a saisi que « l'obsession québécoise relève en effet de la résistance à l'uniformité, non d'un refus de l'universel et de la démocratie... »

(p. 116) Quant à l'intellectuel de l'Hexagone qui se perçoit « homme par nature et Français par accident » (p. 121), il l'invite à un examen de conscience par lequel il pourrait se découvrir beaucoup plus fragilisé par un nivellement égalitariste, produit d'une globalisation dont les aboutissants sont le plus souvent réfractaires à sa propre affirmation culturelle, à sa vision de la démocratie et de la liberté.

Au fond, oui, tout Français est un Québécois qui s'ignore. « Pour

comprendre les petites nations, il manque à la

France l'expérience de la fragilité et l'angoisse de périr. »

(p. 97) L'oubli ou l'occultation des affres de l'occupation nazie a fait basculer toute une classe politique dans l'illusionnisme d'une France mondiale modèle de transcendance et d'abnégation suspects.

La fidélité d'un philologue

Jean Marcel n'est pas indulgent pour la race des philosophes dont le « délire » (p. 116) séculaire sur la conception approximative de la réalité des choses résume l'histoire humaine. Plus sévère encore en ce qui concerne le monde médiatique, il en remettra sur le dos du journalisme, « cette activité, tout occupée de l'actuel... incompatible avec une activité de l'esprit concentrée sur le perpétuel ». (p. 20) Pensée magique et primitivisme se retrouvent en compagnie avenante quand en

plus une mode vidéo se mêle d'ajouter ses éphémérides aux clips du journalisme de spectacle généralisé.

Dans cette deuxième tranche de ses carnets, le docteur en philologie romane livre des réflexions sur la marche de notre modernité. S'y côtoient des engagements réitérés en faveur d'une culture profondément enracinée dans l'expérience du quotidien. Il sait reconnaître les œuvres et les maîtres qui nourrissent les esprits les plus boulimiques.

Par son souci d'une culture vivante, intégrée aux pérégrinations de son auteur, *Fractions 2* est exemplaire de la démarche de Jean Marcel. Qu'il s'agisse du Siam, de la Bulgarie ou du Québec, les fragments renvoient à une pratique d'écriture intégrée à la vie quotidienne. Ce grand lettré ne se prostitue jamais, mais il ne pose pas pour autant, malgré un style des plus classiques qui le fait parfois se rapprocher d'un Boileau ou d'un pamphlétaire du siècle des lumières.

Du spécifique à l'universel, la conscience dicte une pensée incisive dont le jugement foudroie la banalité du prêt-à-penser. Jean Marcel s'affiche tel un résistant, les dogmes de l'obscurantisme systématiquement décriés. L'histoire est une dispensatrice de savoir universel dont l'individu ne saurait se priver s'il aspire à la dignité de son langage humain. « La culture, en tant qu'elle est en ses commencements une *acquisition*, devient toutefois avec le temps *tout ce qu'on ne sait pas*. » (p. 12) La fidélité de Jean Marcel est un engagement qu'il nous faut reconnaître dans son authenticité. Le philologue ne perd jamais de vue l'essentiel de son objet de pensée qui se trouve être aussi sa pratique pédagogique.

Les gares du monde

L'écoute de Bach sous les tropiques, ça ne marche pas à tous coups. « Bach universel ? Oui : pour les sensibilités occidentales... » (p. 92) Expérience étonnante que ce blocage géographique. De même, ce texte magnifique sur les gares du monde : « Les peuples, au total, sont dans leurs gares ce qu'ils n'osent être dans leurs rues. » (p. 94) Le voyageur y trouve l'âme des pays visités. Nous nous situons aux antipodes des visées globalisantes d'une culture désaxée dont les Hilton et les aéro-gares résonnent avec des accents aseptisés.

Il faut beaucoup de temps, et presque une vie d'ascèse, avant de reconnaître que tout Autre n'est pas une simple variation (voire une déformation) de soi. (p. 18)

Cette part subtile de soi qui accepte, partage ou refuse la façon d'être d'autrui ne doit pas subir de refoulement. La liberté d'adhésion ou d'abstention n'implique pas de préceptes moraux, la tolérance veillant à tout, s'imposant de soi. Une façon de se garder alerte et vigilant dans l'ouverture au monde : cultiver l'art de vivre. L'art sous toutes ses formes, dans ses continuations comme dans ses ruptures. « On ne crée vraiment que par réaction : il faut se retirer de ce que l'on a créé. » (p. 109) La solitude est propice à la fidélité en nos valeurs. Un peu de courage contribue à savoir rester soi-même, à conserver intact ce que l'on a produit en soi. Ce conservatisme éclairé s'appelle aussi mémoire des morts. Sur ce point majeur, le philologue et le philosophe se rejoignent. Le mal suprême demeurant l'ignorance. 

